

José Maria Aléjo

La Caille

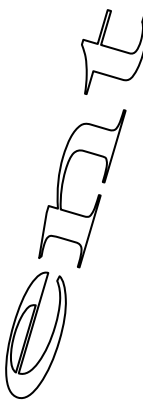
serpiente



José-Maria Aléjos

La Caille
Récit





Préface

L'auteur est entraîné en Espagne, conséquence de l'agression subversive du 17 juillet 1936. Le fascisme espagnol et international attaqua par les armes la République espagnole élue par le Front Populaire le 16 Février 1936.

Sa terre d'accueil sera la France.

Son intégration et sa formation se feront grâce à l'enseignement public primaire, dans la réalité de l'histoire vécue du monde.

La guerre d'Espagne témoigne d'une agression produisant le malheur, l'exil, la destruction et la mort.

Ce récit est le témoignage, au quotidien, de l'histoire contemporaine vécue par un enfant de cinq ans, puis par le jeune adulte qu'il devient. Les acteurs et les lieux cités sont authentiques.

Il exprime l'insensibilité d'enfants et de femmes subissant les violences de la nature humaine, mais captant aussi ses bontés.

Son histoire est un hymne, un cri à l'amour
et à la vie.

Il rend hommage à tous les enfants, aux
femmes et aux hommes marginalisés, déracinés,
meurtris dans leur âme par l'exil d'intolérance,
ainsi qu'aux femmes et aux hommes qui ont
offert leur vie sur le front pour défendre la
République.

Leur esprit reste marqué à vie de
l'espérance en la paix et en la bonté humaine.
Son souhait : « la mutation de l'homme en un
être humain » grâce à sa prise de conscience.
C'est son devoir objectif.

Lézat-sur-Lèze – Ariège – France

Première période
L'enfance



*Alcañiz. Ville du bas Aragon, de 5.000 habitants.
sur les bords de la rivière « El Guadalope »*

Chapitre 1 **1938 – Alcañiz – Espagne**

Jeudi 3 du mois de mars 1938.

Haut dans le ciel bleu, le soleil brille d'un éclat insoutenable qui m'éblouit. Le rayonnement de sa tiède lumière au travers de mes doigts pique mes yeux, mais j'y persiste, car il m'intrigue.

Sous l'immense clarté des premiers jours de mars, une douce chaleur enveloppe les maisons. Les arbres s'élèvent par-dessus les toits dans la campagne morcelée par les oliveraies et les plantations d'amanandiers. Ils absorbent les premières chaleurs de la sortie de l'hiver.

Une tendre quiétude s'étale sur Alcañiz.

El castillo de los Calatravos, le château qui appartient aux membres de l'ordre de Calatrava à

tête de mort, domine la campagne du haut de sa colline. Ce château fort légendaire, aux murailles imprégnées par l'histoire du temps de nobles chevaliers, trône sur *Alcañiz*.

Les pins vert foncé s'élèvent en garde d'honneur au-dessus des ruelles qui le ceignent. Les maisons aux balcons de pierres taillées, leurs fenêtres protégées par des barreaux extérieurs, décorées d'une multitude de pots de fleurs, expriment le désir de vivre des habitants.

Ils contemplent mon soleil.

Les rues disparaissent et réapparaissent au détour des maisons dressées sur les pentes s'étirant vers le château. Attachés à des anneaux fixés aux montants en pierre, prise des porches, mulets et chevaux patientent.

Le bruit des roues frottées sur les pavés, accompagné par le piétinement lourd des attelages que sollicitent les charretiers, résonne dans le paysage.

Los carreteros sont des hommes fiers et nobles. Leur plaisir est grand à conduire leurs attelages fougueux et francs à l'effort. *El macho*, l'étalon de tête, est le favori pour sa vaillance et sa spontanéité. Les charretiers se calent sur l'un des brancards de leur charrette, les rênes à la main. Ils portent en eux la puissance des bêtes et la virilité des hommes, ils expriment leur désir

d'être. Quand ils vous croisent, ils ont toujours un mot joyeux.

Un attelage de deux mules et un mulet noir en tête avance. Le favori à la belle prestance, *Carbonero* à la robe noire et brillante, dont la musculature frissonne sous l'effort de ses puissants coups de sabots, s'engage dans la traversée du pont dans le cli-clac sec des moyeux bien graissés des grandes roues ferrées.

Je saute sur le rebord du parapet pour laisser le passage.

« *Pedro*, allez, viens ! »

1 Les charretiers

Je regarde sous le pont *el Guadalope* qui roule une eau écumeuse et verdâtre, tourbillonnant derrière les gros piliers en pierre. En aval, elle s'étale et coule pareille à un ruban. Le courant reprend alors son aspect vigoureux avec des reflets argentés sur le clapotement des eaux butant sur les roches émergées.

Tout cela m'intrigue et m'amuse. Je cours au milieu des hommes en chemises déboutonnées et des jeunes filles aux robes multicolores. Elles rayonnent dans les coloris des grands châles brodés jetés sur leurs épaules. Les longues pointes triangulaires épousent la forme de leurs reins pour se terminer sur leurs hanches. Certaines portent sur la tête, bien droite et fière, la *canta rica*, cette cruche de terre cuite qui maintient l'eau fraîche. D'autres,

portant des baluchons ou des corbeilles ²chies, pourraient être écrasées par leur charge et pourtant elles semblent glisser, majestueuses.

Mon père, en permission depuis deux jours, doit rejoindre prochainement son régiment. Il en profite pour travailler à la *huerta*². Il aime bien m'emmener avec lui, et moi, j'adore aller à la *huerta* pour m'y amuser.

Dans son pantalon de velours marron rayé, tout luisant sur ses cuisses et son derrière, soutenu par une large ceinture de cuir, il marche, une bêche jetée sur son épaule. À ses pieds, ses *albarcas* enserrent ses doigts noueux et calleux. Chacun sait confectionner ces sandales artisanales aux semelles de caoutchouc surmontées de lanières en cuir. À son cou, s'enroule un vaste mouchoir rayé de bleu, noué sur sa poitrine. Il lui sert bien des fois à essuyer sa sueur.

Il discute avec *Don Rafael* que je connais bien.

² Terrain maraîcher
Pantalon de toile noir et brillant, chemise grise ouverte, il porte lui aussi un grand mouchoir, rose, enroulé autour du cou, et il se laisse balancer par les déhanchements de sa mule. Tout les deux regardent trois soldats qui entrent dans *Alcañiz*.

J'accompagne mon père à la *huerta*, notre terre de jardinage sur les bords du *Guadalope*. Derrière nous, de l'autre côté du pont, la

tranquillité, le bonheur, les personnes avec qui j'aime être, les maisons, les rues dont certaines m'attirent tout simplement parce que j'aime y courir et m'y amuser.

Devant nous, au bout du pont s'étalent les champs cultivés. Sur la droite, le grand abreuvoir de la *Glorieta con sus setenta y dos argolas*. Ce sont soixante douze gargouilles de pierre sculptée par lesquelles coule une eau fraîche et désaltérante. La fontaine, construite sur une source naturelle, bénéficie d'un ombrage abondant qui la protège du soleil brûlant. Comme d'habitude, s'y trouvent réunis des citadins avides de parler. Ils sont attirés par un petit troupeau de moutons qui tournoie par mouvements saccadés devant les gargouilles qui déversent l'eau dans les abreuvoirs et éclaboussent alentour. Le Berger, son chien tout contre ses jambes, gesticule dans les éclats de voix et les rires. Un autre petit groupe, assis sur la margelle de l'abreuvoir semble plongé avec intérêt dans une discussion qui doit avoir pour sujet leurs exploits du passé.

Par un geste amical du bras, papa et *Don Rafael* les saluent.

« *Rafael ! Crispal !* Où allez-vous par ce beau temps ? »

La voix rauque de *Don Evariste* qui a du mal à nous parvenir au milieu des quolibets de

Don Manuel et de *Garcia* nous incite à ne pas
arrêter.

– *Rafael*, je vais en profiter pour changer
l'eau de la *canta rica*, elle restera plus fraîche.

– Vous venez ?

– Allons-y !

– *Buen día el Tuerto* ! Bonne journée le
Borgne !

C'est le surnom de *Don Evariste* qui a
perdu l'œil gauche, crevé par une balle
d'aubépine.

– Comment allez-vous *el Negro* ?

Don Manuel a le teint très brun dû, paraît-il,
au vin qu'il adore...

– Où allez-vous comme cela *Rafael* ?

– Je dois aller à *Castels*³, grommelle

Don Rafael.

– *Cristobal*, cette coopérative fonctionne
bien d'après ce que l'on dit !

– La récolte a été bonne et les équipes sont
enthousiastes.

– Vous faites du bon travail

– La semaine prochaine, on va défricher la
*finca*⁴ de *Doña Lucia* de *la Torre*. »

Le ronflement d'un camion militaire bâché
nous fait regarder vers la route alors qu'il
s'engage sur le pont

*La subversion de Franco visant à renverser
la jeune république établie démocratiquement au
suffrage universel par le peuple espagnol se*

transforma en guerre civile. Les capitalismes espagnols et internationaux se coalisèrent

3 Village voisin 4 La ferme

pour la renverser

Cependant, les démocrates de tous les pays se mobilisèrent pour venir défendre la République espagnole en danger. De multiples brigades de combat furent formées, composées de différentes nationalités, c'était les Brigades Internationales. Elles se battirent avec les armées régulières pour défendre la République.

« *Ande esta el frente*, où en est le front ? Après les dernières attaques, les *franquistas*⁵ se rapprochent, on ne sait plus rien !

– Il se dit que nos forces se concentrent dans l'*Aragón* et que nous allons recevoir les *Brigadas Internacionales*.

Une main dans l'eau fraîche, je fais des tourbillons, avec l'autre rosée sur la gargouille, je m'éclabousse le visage.

– *Pedro*, tu es tout mouillé, arrête ! Nous y allons, viens *Pedro* ! Vous restez là *Don Rafael* ?

– Au revoir, au revoir à tous, *buenas tardes*, bonne après-midi ! »

Nous quittons *Don Rafael* qui continue droit devant. Nous prenons à gauche de la fontaine pour remonter en aval du pont par le sentier longeant la rivière. L'air pur, l'ombre des oliviers, et surtout des chênes verts dans lesquels

fourmillent les oiseaux gazouillant sans interruption, font que je me plais à venir dans ces lieux.

Le passage en terre battue, piétiné tant de fois, louvoie à travers buissons, arbustes et oliviers. Nous arrivons sous les deux oliviers centenaires qui marquent l'endroit de notre arrêt et bordent la parcelle. Du côté bas, Les franquistes, partisans de Franc

elle se confond avec les taillis en pente douce finissant contre la berge du *Guadalupe*. Du côté haut de la parcelle coule une eau fraîche dans un petit canal d'irrigation.

Mon père, comme chaque fois, va ouvrir le portillon retenant l'eau et la dirige, à travers un sillon tracé à la bêche, vers l'endroit qu'il veut irriguer.

Perché sur l'un des oliviers, je passe d'une branche à l'autre. À chacune de nos venues, je ne peux m'empêcher d'y grimper. Il me semble pénétrer en eux ! Je sens malgré leur immobilité, leur vie ardente et j'aime les humer et les toucher. De leurs hautes branches, je peux voir *Alcañiz* et le pont. Je m'amuse avec eux dans la chaleur et le froissement de l'eau, enveloppé du gazouillement des oiseaux.

Debout sur la grosse branche, immobile, il me semble entendre autre chose que les bruits habituels. Non ? Rien ! Je me suis trompé ! Grim pant de nouveau vers la grande fourche

pour m'y asseoir les jambes pendantes, j'écoute car il me semble réentendre ce bruit ! Un léger bourdonnement qui s'amplifie par moments, disparaît, puis s'installe. En quelques instants il se fait continu et devient de plus en plus fort.

Maintenant, ce bourdonnement couvre tous les bruits, le paysage, la foule des sons, le soleil, la chaleur, les oliviers, Alcañiz, le pont, le *Guadalope*... Tout disparaît ! Il ne reste que ce bruit venant du ciel.

L'aviation italienne de la coalition Franco/Hitler/Mussolini bombarde Alcañiz le 3 mars 1938 à 16 h 10. Plusieurs centaines de civils, femmes, enfants et hommes furent blessés ou massacrés. Ce bombardement me révéla à moi-même. Il fut le point d'éclat de ma prise de conscience sur les événements présents et à venir de toute ma vie.

« *Pedro, Pedro* Descends, descends ! crie mon père. *Estan bombarcando Alcañiz !* Ils bombardent Alcañiz ! »

Je dégringole en m'écorchant les genoux et tombe au pied de l'olivier. La voix de papa et ce bruit me font peur. Qu'arrive-t-il ? Des coups effrayants tapent dans ma tête. Je suis accroché à sa main et le suis comme je peux en trébuchant. Il court vite. Son visage s'affole et se crispe, criant, je sais quoi, apeuré par je ne sais quoi ! Des coups lourds et sourds font trembler la terre, la gorge me gratte et je ne

comprends pas. Je me cramponne à son bras sans pouvoir sortir un cri, je tremble de tout mon corps.

Notre course folle s'arrête à l'autre bout du pont. Une atmosphère bizarre flotte, poussière et fumée, enveloppantes, s'élèvent des amoncellements des maisons. Elles planent dans l'air empli d'une drôle d'odeur, âpre, engluant tout. Les effroyables coups ont cessé.

Je ne sais où je me trouve. Les flammes s'élèvent parmi les maisons ébranlées... par quoi ? Mes sens me reviennent petit à petit. Le bruit terrifiant s'est tu. Je suis d'une légèreté surprenante. Le bourdonnement sourd continue dans ma tête et me désoriente. Je regarde autour de moi l'inexplicable. La peur me saisit plus fortement, envahissant mon corps. Je tremble en claquant des dents sans pouvoir m'en empêcher ni prononcer un cri. Mon père me prend dans ses bras et nous avançons dans les gravats.

Il me semble entrer dans l'enfer. À la clarté des flammes, je distingue des choses qui remuent et des poutres dressées dans tous les sens comme tombées du ciel.

La maison de Don Fernando, à moitié éventrée, est tombée.

Le mulet est toujours attaché à l'anneau et gît à terre, le cou et la tête tendus par la corde ;

de son ventre ouvert je ne vois que du rouge couler sur sa peau de velours noir. Une vapeur s'échappe et s'élève de son corps.

Cette vision abominable me frappe comme un coup de massue et je regarde mon père sans pouvoir parler. Il est méconnaissable. Il court en sautant pardessus les gravats. Je m'accroche à lui avec une force telle que rien ne me fera lâcher prise.

En approchant du carrefour de la *caillée de las Aguas 6*, nous voyons, parmi d'autres, ma mère tel un spectre jaillissant des ténèbres, un fardeau dans ses bras serrés. Nous nous précipitons. C'est bien elle.

« *Mama, mama* ! »

Jamais je n'ai crié aussi fort.

6 Rue des Eaux

– *Pedro, Pedro ! Cristobal !!!*

On crie, on se serre les uns les autres, immobiles au milieu de l'enfer.

– La petite, *Maria*, elle n'a rien au moins ?

– Non, non ! Sanglote-t-elle.

Elle relève une partie du châle avec la couverture, et apparaît, tout grimaçant, le visage de *Carmina*.

Le feu se répand et les flammes s'élèvent de toute part. Des éboulements se produisent à côté de nous dans un cafouillage d'appels, de pleurs et de cris semblant sortir des entrailles de la terre.

– Partons, partons vite d'ici ! Ils vont revenir. »

Accrochée au bras de mon père, ma mère se presse tout contre lui. Moi, je me cramponne à lui de toute la force de mes mains. Il trébuche sur des choses, mais je reste soudé à lui. On repasse devant le mulet tirant toujours sur la corde et son ventre béant d'où le sang continue à couler.

Nous traversons le pont parmi les gens courant de tous les côtés, affolés. Dans les bras de mon père, je vois – par-dessus son épaule, dans une demi-obscurité

– des silhouettes, dans un brouhaha confus.

Nous laissons derrière nous quelque chose... *Alcañiz* ? Pour moi, ce n'est pas lui, cela ne peut être lui. L'effroyable, le laid, la méchanceté ont pris sa place. Où est-il lui ? le *Guadalope*, je ne le entends plus. La fontaine est voilée et disparaît dans l'air poussiéreux. Sur la route, nous marchons à pas pressés. Mon père parle et j'essaie d'entendre, mais mon attention n'est pas là.

Dans ma poitrine, mon cœur bat violemment de peur, d'angoisse, de fatigue, de l'émotion de tout ce que je viens de voir et d'entendre. Je ne sais pas. La disparition de mon paysage, de sa lumière si pure, du pépiement des moineaux et de sa tendre chaleur a été si

brusque... Ce paysage s'est transformé dans mon esprit. Plus rien n'est beau, plus rien n'est clair. Tout passe au sombre, au lugubre et au bruyant. Tous les tonnerres, la foudre, la nuit si noire, tout est tombé, là, à Alcañiz. Pourquoi ?! Je pense que c'est ça qui fait battre mon coeur si violemment en voulant percer ce mystère du « pourquoi cela ? ».

Qu'est-il est arrivé à mon Alcañiz ?

Je me sens naître, à ce moment, par ma prise de conscience.

Nous quittons la route et marchons sur un chemin bordé d'une haie de genévriers montant vers le haut du vallor. Tout le monde souffle et ma mère ne peut plus suivre.

« Assied-toi là, Maria !

Les pleurs de Carmina résonnent dans l'olivieraie qui nous entoure.

– Pedro, viens ! dit-elle en m'embrassant et en me serrant d'un bras contre elle.

Je suis bien et me trouve en sécurité. La peur passe un peu. J'entends et je ressens son coeur battre pareil au mien, l'un dans l'autre. Mes muscles tremblent presque plus.

– Regardez ce qu'ils ont fait! Los cabrones?!

La voix claire de mon père résonne en direction d'Alcañiz.

Je n'ai rien car la haie est plus haute que moi et je me cramponne à ma mère, debout près de moi. La peur me reprend. Les bras de

papa m'élèvent tout en me serrant contre lui. Au loin, une grande fumée poussiéreuse s'élève sur *Alcañiz*.

– Notre maison, *Cristobal* !

Ses sanglots entrecoupent sa voix.

– *Los cabrones !!!* répète mon père. »

Je pleure de peur. Les sanglots et les cris de maman et de *Carmina* confirment mon inquiétude. Ma tête appuyée sur son épaule, je ferme les yeux pour m'isoler. Le paysage dans lequel nous avançons, je ne le connais pas. Je suis perdu. En fermant les paupières, il me semble le fuir.

Maintenant la nuit recouvre tout. Devant un feu de 7 Les salopards du bois, des visages, à moitié éclairés, bavardent tout en contemplant les femmes qui lèchent le flanc du mur de notre *masada* où nous nous sommes réfugiés. Quelques pierres ont noirci. A la droite de ma mère adossée au mur, je suis allongé sur une couverture. Je m'y sens en sécurité. À ma gauche *Pilar* et *Carmina*, deux fillettes de mon âge dorment encore. À côté de la porte, contre le mur mon père bavarde avec *Don Thomas*. Ils sont amis et travaillent ensemble à la coopérative.

La fumée poisseuse et le sommeil me pique les yeux. *Don Thomas* et *Dolorès* nous ont rejoints à notre *masada*. Quelqu'un pleure. Je me frotte les yeux et *Pilar* fait comme moi. Dans les bras de

sa mère, *Carmina* s'égosille en riant. *Don Thomas* lance quelques brindilles sur le feu dont la clarté envahit la pièce. Les yeux entrouverts, je vois aller et venir *Dolorès*, *Carmina* dans ses bras gesticule. Les ombres chinoises sur les murs m'impressionnent et me paralysent. Quelqu'un marche sur la palliasso dont les craquements réveillent tout le monde. Hélas, j'ai été de me trouver là, je me redresse sur mon derrière à côté de *Pilar* mal réveillée. Ma sœur, *Carmina*, dort. Je me retourne, recroquevillé contre ma mère, et je reste là. Des voix me parviennent du dehors, je m'étire de tout mon long tout en portant les mains à mes yeux. Je me frotte avec force.

Assise à côté de moi, *Pilar* regarde fixement les bûches à moitié incinées. Sa mère, debout, les mains aux extrémités d'une branche, essaie de la briser. Ma petite soeur pleure, accrochée au sein de ma mère. Je reste allongé, regardant hagard ce qui se passe autour de moi.

8 Grange

Par la porte grande ouverte et par les deux petites fenêtres, le jour pénètre, éclairant la masada. Mon père apparaît sur le seuil.

« Debout tout le monde ! »

Marchant sur les couvertures, je m'approche de lui. Il s'élance vers moi et nous tombons sur la couche, enlacés. Je me blottis

contre sa poitrine et il reste là, sa tête appuyée contre la mienne. Je ne bouge pas et attends.

– Nous partons, *Cristobal* ! dit Don Thomas.

Il ne répond pas, puis m'embrasse très fort et se lève d'un bond. Je le suis très vite que, devant la porte, *Dolorès* et *Don Thomas* parlent.

– Nous partons, *Thomas* !

– Papa, papa... »

Je pleure car je ne veux pas qu'ils nous laissent là. Maman me saisit par les épaules. Le soleil est haut dans le ciel. Près de la *masada* dressée sur le vallon, de grands oliviers étalent leurs ombres sur la *era*, l'aire de terre battue qui s'allonge devant la porte où l'on bat les récoltes de céréales. Un chemin, bordé de haies d'épineux et de ronces, descend à travers les champs pour disparaître derrière une grande oliveraie.

Maintenant le soleil tombe, au loin deux silhouettes viennent vers nous.

« Papa, papa ! »

Pilar et moi descendons vers eux en criant. Maman et *Dolorès* attendent sur l'aire. Mon père se décharge à leurs pieds de deux sacs.

– *Cristobal* ! como esta el pueblo, y nuestra casa (comment est la ville et notre maison) ?

Que reste-t-il ?